La Thaïlande

Gilles Delouche

▶ **To cite this version:**

Gilles Delouche. La Thaïlande. Initiation à la péninsule indochinoise, L'Harmattan, pp.1-21, 1996, Recherches asiatiques, 2-7384-4289-7. hal-04050552

HAL Id: hal-04050552
https://hal.science/hal-04050552

Submitted on 29 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Recherches Asiatiques

INITIATION A LA PÉNINSULE INDOCHINOISE

Sous la direction de P.B. Lafont

L'Harmattan

INITIATION
A LA PÉNINSULE INDOCHINOISE

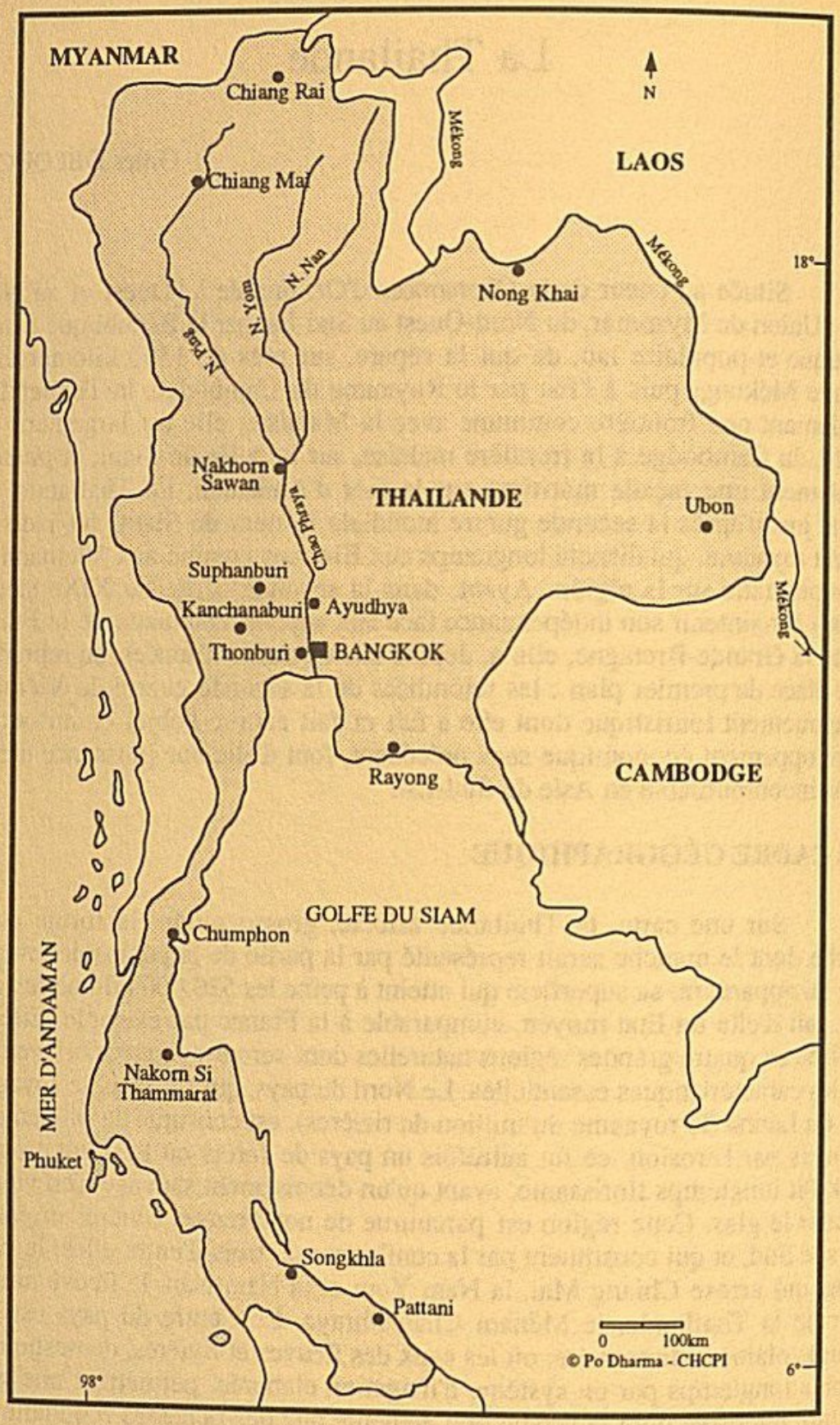
Bien que la péninsule indochinoise occupe l'actualité depuis un demi siècle, il n'existe pas d'ouvrage d'initiation à cette région, alors qu'elle est mal connue de nos contemporains.

Aussi, pour combler cette lacune, un groupe de spécialistes a rédigé ce livre qui brosse à la lumière des documents les plus récents, le passé, le présent, les mutations ainsi que le devenir politique et économique des pays de cette aire géographique.

Les auteurs :

*Gilles **DELOUCHE**, Professeur à l'INALCO ; Bernard **GAY**, Chargé de recherches au CNRS ; Pierre-Bernard **LAFONT**, Directeur d'études à la IVe section de l'EPHE ; Guy **LUBEIGT**, Chargé de recherches au CNRS ; **MAK** Phœun, Directeur de recherches au CNRS ; **NGUYEN** Thê Anh, Directeur d'études à la IVe section de l'EPHE ; **PO DHARMA**, Membre scientifique de l'EFEO.*

ISBN : 2-7384-4289-7


MYANMAR
Chiang Rai
Chiang Mai
Mékong
LAOS
N
N. Nan
N. Yom
N. Ping
Nong Khai
Mékong
18°
Nakhorn Sawan
THAILANDE
Ubon
Chao Phraya
Suphanburi
Kanchanaburi
Ayudhya
Thonburi
BANGKOK
Mékong
Rayong
CAMBODGE
GOLFE DU SIAM
Chumphon
MER D'ANDAMAN
Nakorn Si Thammarat
Phuket
Songkhla
Pattani
0
100km
© Po Dharma - CHCPI
6°
98°

La Thailande

Gilles DELOUCHE

Située au coeur de la Chersonèse d'Or, limitée à l'Ouest et au Nord par l'Union de Myanmar, du Nord-Ouest au Sud-Est par la République démocratique et populaire lao, de qui la sépare, sur près de 1500 kilomètres le fleuve Mékong, puis à l'Est par le Royaume du Cambodge, la Thailande a également une frontière commune avec la Malaisie; elle est largement ouverte, du Cambodge à la frontière malaise, sur le golfe du Siam, et possède également une façade maritime sur la mer d'Andaman. La Thailande, qui porta jusqu'après la seconde guerre mondiale le nom de Siam, fut jadis un grand royaume, qui disputa longtemps aux Birmans comme aux Vietnamiens la suprématie sur la région. Ayant, dans la seconde partie du XIXe siècle, réussi à maintenir son indépendance face aux appétits coloniaux de la France et de la Grande-Bretagne, elle a, depuis une trentaine d'années, su reprendre une place de premier plan : les retombées de la seconde guerre du Viêtnam, l'engouement touristique dont elle a fait et fait encore l'objet et surtout un développement économique sans précédent, font d'elle une puissance désormais incontournable en Asie du Sud-Est.

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE

Sur une carte, la Thailande affecte, grosso modo, la forme d'une hache dont le manche serait représenté par la partie de la péninsule malaise qui lui appartient; sa superficie qui atteint à peine les 520.000 kilomètres carrés, fait d'elle un Etat moyen, comparable à la France par exemple. Elle est divisée en quatre grandes régions naturelles dont seront évoquées brièvement ici les caractéristiques essentielles. Le Nord du pays, qui fut jadis le royaume tay du Lānnā (le royaume du million de rizières), est constitué de plissements adoucis par l'érosion; ce fut autrefois un pays de forêts où l'exploitation du teck fut longtemps florissante, avant qu'un déboisement sauvage n'en vienne sonner le glas. Cette région est parcourue de nombreuses rivières orientées vers le Sud, et qui constituent par la confluence de trois d'entre elles, la Nam Ping, qui arrose Chiang Mai, la Nam Yom et la Nam Nan, le fleuve nourricier de la Thailande, le Ménam Chao Phraya. Le Centre du pays est une grande plaine sédimentaire, où les eaux des fleuves et rivières, domestiquées depuis longtemps par un système d'irrigation élaborée, permettent une riziculture intensive dont la production demeure une des richesses économiques du pays. C'est ici que sont situées depuis le XIIIe siècle, les différentes capi-

tales de l'actuelle Thailande, le centre politique se plaçant au coeur du centre économique. Le Nord-Est, constitué par un plateau gréseux qui s'oriente vers l'Est, en direction du Mékong, souffre d'un régime de pluies trop irrégulier et d'une pénurie de cours d'eau qui en ont fait, pendant des siècles une région peu propice à une agriculture intensive. Cependant, sa pauvreté est en passe de s'atténuer fortement, grâce à de gigantesques travaux d'irrigation engagés sous l'impulsion du roi actuel de Thailande, et à son rôle de passage vers les pays de l'ancienne Indochine française désormais ouverts à des influences économiques étrangères. Le Sud enfin, constitué par la partie thailandaise de la presqu'île de Malacca, est une région dynamique tant du point de vue agricole que minier; des pluies abondantes tout au cours de l'année lui apportent les possibilités d'une riziculture et de l'exploitation de l'hévéa, tandis que l'étain de l'île de Phuket a longtemps constitué un poste important des exportations du royaume. La pêche y est pratiquée de manière de plus en plus industrielle tandis que toutes les côtes du golfe du Siam sont désormais vouées à une pisciculture intensive.

Située au coeur de la zone tropicale, la Thailande présente néanmoins certaines disparités climatiques de région à région, non pas tant par les températures, encore que la région de Chiang Mai se caractérise par un climat relativement plus frais que les autres (moyenne annuelle de 24,8° contre 28° à Bangkok), dû à l'altitude, que par le régime des précipitations. La mousson, qui affecte tout le pays, ne produit pas partout les mêmes effets, ceci d'autant plus que le Sud, se rapprochant de l'équateur (1700mm/an), est constamment arrosé et que le Nord (1600mm/an), très montagneux, reçoit davantage de précipitations. A titre de comparaison, la moyenne annuelle des précipitations à Bangkok est d'environ 1400 mm, tandis qu'à Khon Kaen, en plein Nord-Est, elle n'est que de 1250 mm. Cependant, c'est surtout le déséquilibre des précipitations entre saison sèche et saison des pluies qui marque le climat : c'est ainsi qu'à Bangkok il tombe 17 mm en décembre contre 295 en septembre tandis qu'à Khon Kaen, la différence va, pour les mêmes mois, de 8 mm à 279, et à Chiang Rai, dans l'extrême Nord, de 9 mm à 359. Ce régime des précipitations explique d'une part le fait que, pour pouvoir pratiquer la riziculture tout au long de l'année, il est essentiel qu'existe un bon système d'irrigation, ce qui est le cas pour la plaine centrale, mais manquait encore cruellement, voici quelques années, au Nord-Est, et d'autre part que, la déforestation forcenée qu'a subi le pays pendant les dernières décennies aidant, les inondations catastrophiques soient de plus en plus fréquentes. Le débit des fleuves est bien entendu largement affecté par un tel régime. Nous ne donnerons ici que l'exemple du Mékong en précisant les débits minimum et maximum à la hauteur de trois villes thailandaises, du Nord vers le Sud : à Chiang Khong, 618 mètres cubes/seconde contre 18.000, à Nong Khaï, 701 mètres cubes/seconde contre 26.000 et enfin, à Mukdahan, 958 mètres cubes/seconde contre 36.500.

APERÇU SUR LE PEUPLEMENT

Comme de nombreux pays du Tiers-Monde, la Thailande a connu, dans le courant du XXe siècle, des bouleversements démographiques spectaculaires. Alors qu'elle ne comptait, il y a soixante-quinze ans, que douze millions d'habitants à peine, elle dépassait en 1980 les cinquante millions pour atteindre les soixante millions aujourd'hui. Par ailleurs, ce pays qui fut jusqu'au milieu du XXe siècle essentiellement paysan a vu s'engager et s'accélérer un exode rural très important, dont il faut chercher les causes dans le surpeuplement relatif des campagnes, dans leur endettement endémique et bien sûr dans l'attrait exercé par le développement économique alors naissant et qui ne fait que s'accroître chaque jour. Le résultat d'un tel état de fait est la croissance brutale des grandes villes dont, bien sûr, Bangkok, la capitale, qui compte aujourd'hui plus de 5 millions d'habitants, sa population ayant décuplé en un demi-siècle. C'est essentiellement le Nord-Est du pays, dont l'agriculture est insuffisante pour fournir du travail et nourrir une population augmentant de plus en plus qui fournit les contingents d'une main-d'oeuvre non qualifiée et qui forme l'essentiel des ouvriers des usines des grandes villes, de tous les petits métiers qui fleurissent un peu partout, marchands ambulants, receveurs d'autobus, domestiques et aussi, hélas ! des prostituées.

La composition ethnique de cette population peut apparaître confuse, mais le métissage, qui est une des constantes de la démographie thailandaise, fait que les différences ne sont guère perceptibles. Au cours de son histoire, la Thailande a intégré les Môn, qui après avoir fondé, au VIIIe siècle de notre ère, l'ancien royaume de Dvāravatī, sur la côte du golfe du Siam, furent également à l'origine du royaume d'Haripuñjaya (l'actuelle Lampoon): il en reste environ 200.000, actuellement rejoints par des réfugiés fuyant la politique de l'actuel gouvernement birman. Elle a également conservé, dans les provinces limitrophes de l'actuel Cambodge, et qui furent conquises dès le XVe siècle,des Khmers (entre 250 et 300.000) dont la langue est cependant aujourd'hui différente de celle des habitants du Cambodge proprement dit. Si la population du Nord-Est est essentiellement d'origine lao, elle se considère cependant comme thai, et est considérée comme telle, ainsi qu'en témoigne l'appellation qui la désigne, Thai Isan. A ces Isan, au nombre d'environ 20 millions, il convient d'ajouter d'autres populations laotiennes, déportées dans le centre du royaume siamois au cours des guerres du siècle précédent, qui apparaissent encore comme des îlots de peuplement, de langue et de culture lao (Lao Phuan,Lao Song) en voie d'assimilation d'ailleurs.

Il convient ici d'évoquer trois types de populations dont les caractéristiques sont plus particulières. Ce sont d'abord les Chinois qui ont commencé d'immigrer au XXIIe siècle, ainsi qu'en témoignent des tombes de l'époque de Sukhothay, mais dont le plus grand nombre est arrivé au XIXe siècle, lorsque la suppression de la corvée royale et les premières vagues de modernisation du pays, sous les règnes de Rama IV (Mongkut) et de Rama V (Chulalongkorn) ont fait ressentir un besoin croissant de main-d'oeuvre. Ces

Chinois qui, aux dires de Monseigneur Pallegoix, représentaient, au milieu du XIXe siècle, un tiers environ de la population totale du royaume de Siam, ne sont officiellement plus guère qu'un peu moins de 2 millions: objets d'une politique d'assimilation forcée pendant et après la seconde guerre mondiale, ils ont dû prendre la nationalité thailandaise, adopter des noms de famille siamois, et ont vu leurs écoles fermées. Bien que certains, les moins nombreux, pratiquent l'agriculture, ils ont en fait, dans les grandes villes comme dans les plus petits villages, quasiment monopolisé le commerce de détail comme la majorité des circuits économiques: ils sont d'ailleurs à l'origine de nombreuses banques du pays, et ont souvent joué un rôle dans la politique thailandaise, par le soutien financier actif qu'ils ont apporté à telle ou telle faction de l'armée. Ils sont désormais plus ou moins métissés, les jeunes générations étant d'ailleurs de langue maternelle siamoise et ne conservant de leur origine que des pratiques religieuses spécifiques.

Viennent ensuite ceux que la Thailande appelle, de manière officielle, les Thai Islam: au nombre d'environ 1,5 million, regroupés dans les provinces du Sud du royaume, qui regroupent d'anciens sultanats malais autrefois vassaux du Siam. Ce sont en fait des Malais qui se livrent essentiellement à l'agriculture, à l'exploitation de l'hévéa et à la pêche, mais dont la réceptivité récente à l'intégrisme musulman pose des problèmes de plus en plus aigus. Eloignés de Bangkok, parlant un dialecte malais, ces Thai Islam ont pendant longtemps regardé vers la Malaisie, et jusqu'au début des années 80, une guérilla intense, mêlant communistes et musulmans activistes, a oeuvré en concertation avec les rebelles du Nord de ce pays. Malgré une politique de concertation et l'investissement personnel de la famille royale, protectrice de toutes les religions, une partie de ces Thai Islam semble aujourd'hui rêver de créer un Etat indépendant qui regrouperait le quatre provinces où ils sont majoritaires.

Ce sont enfin toutes les tribus montagnardes, qui ont commencé à s'infiltrer, à partir de la Chine, dans les montagnes du Nord de la Thailande à la fin du XVIIe siècle et dont l'immigration est devenue de plus en plus intense depuis la fin du XIXe siècle. Leur taux de natalité est très élevé, et on estime que de 1950 à la fin des années 80, leur nombre total a plus que quadruplé, passant d'environ 100.000 personnes à plus de 400.000. Les six ethnies les plus importantes sont: les Karen (246.000 en 1988), qui parlent une langue de la famille du même nom et dont le nombre a beaucoup augmenté à cause des problèmes existant dans l'Union de Myanmar, les Mèo ou Hmong (58.000), dont la langue fait partie, comme celle des Yao, du groupe miao-yao, les Mousseu (40.000), les Yao (30.000), les Akkha (24.000) et les Lissu (18.000), ces deux derniers, comme les Mousseu, parlant des langues tibéto-birmanes. Installés sur le flanc des montagnes boisées du Nord du pays, ils s'étagent en fonction de leurs modes de vie traditionnels, mais pratiquaient tous, et jusqu'à ces dernières années, une économie de subsistance, dégageant une surface de la forêt par brûlis, et y séjournant jusqu'à ce que la terre soit épuisée. Cependant, leur rôle essentiel dans la culture du pavot à opium a in-

cité le gouvernement thailandais, sous la pression des Etats-Unis, à les sédentariser et à leur offrir des cultures de substitution au pavot. Parallèlement, une politique d'intégration intense est menée, par l'alphabétisation de ces peuples en siamois.

Cet éventail d'origines ethniques n'apparaît cependant pas comme la source de problèmes potentiels pour la Thailande, à l'exception notable des Thai Islam du Sud. C'est que les métissages, évoqués précédemment, sont également fortement relayés par une politique scolaire tendant à éliminer les particularismes et à créer une nation basée sur la communauté de langue, le siamois, langue officielle, et sur un attachement universel à la monarchie. L'uniformisation de l'emploi de cette langue, voulue dès les années 50 par le maréchal Phibul Songkhram, alors premier ministre, est de nos jours efficacement relayée par les média, essentiellement radio et télévision, et il n'est sans doute pas exagéré de penser que, dans un demi-siècle, le siamois sera la seule langue véritablement utilisée dans le royaume de Thailande : on assistera à un sentiment d'appartenance à une nation plutôt qu'à un peuple.

APERÇU HISTORIQUE

Le territoire de l'actuelle Thailande a vu, au cours des siècles, se succéder peuples et cultures. Habité dès les périodes les plus reculées de la préhistoire, ainsi qu'en témoigne ce qu'on appelle la "pebble culture", il semble que des proto-australoïdes s'y soient installés au paléolithique, suivis au mésolithique par des proto-mélanésiens, dont on trouve les traces dans le Nord (région de Chiang Rai) et dans le Centre (région de Lopburi). A l'époque néolithique, on constate que des nouveaux venus, de type dit "indonésien", et présentant des caractères mongoloïdes qui iront en s'accentuant, s'y sont installés. C'est à eux que l'on doit la culture de Ban Chiang, du nom d'un village du Nord-Est, qui se caractérise par sa production de poteries ornées de lignes ocres. A l'époque historique, le pays fut d'abord le domaine des Môn et des Khmers, qui en seront les maîtres jusqu'à la prise du pouvoir politique par les Tay. Ceux-ci, originaires de Chine, arrivèrent du Sud du Yangtse à partir des VIIe et VIIIe siècles, en s'infiltrant, par un mouvement lent et continu, le long des fleuves et des rivières. Des Siamois sont d'ailleurs représentés au XIe siècle sur les bas-reliefs d'Angkor, ce qui atteste leur présence dans la région à cette époque. Ils semblent avoir, comme les Tay du Nord ou les Lao, profité du déclin de l'Empire Khmer pour proclamer leur indépendance. C'est avec celle-ci, au XIIIe siècle, que commence l'histoire siamoise, par la fondation du royaume de Sukhothay, lequel semble avoir atteint son apogée à la fin du même siècle, sous le règne du roi Rama Khamhaeng auquel est attribuée, sur la foi d'une stèle qu'il aurait fait graver en 1292, outre des conquêtes militaires vers le Sud et l'Ouest, l'invention de l'écriture siamoise. Parvenu rapidement à son apogée, ce royaume déclina tout aussi rapidement; gouverné par des monarques s'attachant plus au spirituel par la pratique du bouddhisme qu'à la défense et à la sauvegarde de leur Etat, au point que, dès

le règne du petit-fils de Rama Khamhaeng, ceux-ci prirent le titre de Dhammarāja, il dut reconnaître, dès le siècle suivant, la suzeraineté du royaume d'Ayudhya qui finira par l'absorber complètement à la fin du XVe siècle.

Fondé en 1350 sur le Ménam Chao Phraya par le roi U-Thong, dont l'origine est d'ailleurs incertaine, ce nouveau royaume se caractérise par un dynamisme conquérant: il chercha, et réussit souvent, à imposer sa domination aux autres Etats de la péninsule, qu'il s'agisse des royaumes lao et du Lānnā, du Cambodge déclinant, ou des sultanats de la presqu'île malaise. La puissance de ce royaume apparaît le plus manifestement au XVIIe siècle, où le roi de Siam, Naray, commerce et communique avec des royaumes aussi lointains que la France de Louis XIV et la Perse. Cette volonté siamoise d'expansion se heurte cependant très vite à un autre dynamisme, celui des Birmans, auxquels de nombreuses guerres les opposeront, jusqu'en 1767 où Ayudhya sera prise et détruite à jamais. Bien qu'un général siamois d'origine chinoise, Taksin qui transporta la capitale à Thonburi, en face de Bangkok, puis Rama Ier, fondateur de l'actuelle dynastie, aient aussitôt entrepris de relever le pays, les guerres avec la Birmanie ne cesseront qu'avec la colonisation anglaise dans ce dernier pays, en 1886.

Si l'apparition des Occidentaux écartait le danger birman, elle en faisait naître un autre : les rois de la dynastie Chakri fondée par Rama I, avec pour capitale le site de l'actuelle Bangkok, sur la rive gauche du Ménam Chao Phraya, durent manoeuvrer avec la plus grande habileté pour éviter les appétits de la France, implantée à l'Est et de la Grande-Bretagne, dominant à l'Ouest et au Sud. Ils surent y parvenir, au prix de concessions et de renoncements, et même réussirent à faire entrer le royaume dans l'ère moderne ainsi que dans le concert des nations puisque, ayant participé symboliquement à la première guerre mondiale, le Siam put dès l'origine être membre de la S.D.N.

Le régime de la monarchie absolue, hérité de la tradition khmère, fut contesté par certains intellectuels dès le début du XXe siècle. La volonté de modernisation du pays qui trouve son impulsion première chez les rois eux-mêmes, avait amené l'envoi, en Europe et aux Etats-Unis, de jeunes Siamois qui devaient s'y initier aux savoirs et aux techniques occidentales. Ils s'y initièrent également au régime démocratique, surtout quand les princes qu'on y envoya d'abord furent rejoints, après 1918, par des membres de la bourgeoisie commerçante, qui faisait alors son apparition. Il faut chercher également les causes de cette contestation dans l'émergence même de cette bourgeoisie. Alors qu'elle tenait en main l'économie du pays et qu'elle lui fournissait l'essentiel de son revenu, elle n'était pas du tout associée au gouvernement, qui demeurait l'apanage des membres de la dynastie et de quelques grandes familles. Sous l'impulsion d'un groupe de jeunes fonctionnaires et militaires, ayant à leur tête Pridi Banomyong et le futur maréchal Phibul Songkhram, dont la majorité avait fait ses études en France, la monarchie absolue fut remplacée, à la suite de la révolution de 1932, par une monarchie constitutionnelle.

C'est dès cette époque que commença l'instabilité politique, marquée par des coups d'Etat et des révolutions, qui caractérise la Thailande contemporaine. A la suite d'une tentative bien vite écrasée de contre révolution, le roi Rama VII abdiquait en 1935, laissant le trône à son neveu, Ananda Mahidol (Rama VIII). Ayant réussi à évincer Pridi Banomyong, Phibul Songkhram, s'inspirant des nationalismes exacerbés de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste et du Japon impérial, mit en oeuvre une doctrine, le panthaïsme qui se manifesta, au Siam, par la "thaïsation" forcée des Chinois, par l'adoption du nom de "Thailande" et par une vocation proclamée à rassembler en un seul Etat tous les peuples tay. La défaite française de 1940, puis l'entrée en guerre du Japon vont permettre à Phibul Songkhram de mettre en application, avec l'appui de son puissant allié, cette idéologie : le Nord de la Malaisie, les Etats Shan du Nord de la Birmanie, la rive droite du Mékong et les trois provinces du Nord-Ouest du Cambodge seront ainsi annexés. Ces territoires seront rendus, bien entendu, après la défaite de l'Axe. Pourtant, dans le même temps, l'ambassadeur de Thailande à Washington, Seni Pramoj, fondait le mouvement "Free Thai" qui permettra à son pays, le moment venu, de ne pas être vraiment dans le camp des vaincus. Balayé par la défaite japonaise et remplacé par Pridi Banomyong, Phibul Songkhram allait bientôt mettre à profit la mort, demeurée mystérieuse, du jeune roi Ananda Mahidol pour reprendre le pouvoir dès 1948. Pridi Banomyong, accusé de régicide et de communisme, s'exilait pour la Chine puis pour la France, où il mourrait.

Depuis la mort de Rama VIII et jusqu'en 1973, vont se succéder au pouvoir, en Thailande, des militaires qui sauront mettre à profit, dès la première guerre d'Indochine, la politique violemment anticommuniste des Etats-Unis pour se voir accorder des aides financières substantielles. Mais c'est avec la deuxième guerre d'Indochine que la Thailande va réussir un coup de maître: s'opposant au Viêtnam par Laos interposé, puisqu'elle envoie des troupes combattre avec l'armée laotienne contre les armées de Hanoi, elle va bientôt servir de base arrière à la guerre que mènent les Etats-Unis, s'enrichissant avec les dollars que viennent y dépenser de manière régulière plus de 100.000 soldats américains en permission, et se voyant doter d'une infrastructure routière de qualité par son puissant allié qui, adepte de la théorie des dominos, craint de la voir un jour envahie par les troupes de Hanoi, ceci d'autant plus qu'une guérilla communiste se développe dans le Nord et le Nord-Est, touchant, au début des années 70, plus de trente provinces.

Malgré une vie politique intérieure agitée où, après un bref intermède démocratique à la suite de la révolution étudiante d'octobre 1973, reprendront les coups d'Etats dont le moins sanglant ne fut pas le dernier, en mai 1992 entre factions militaires dont l'intérêt essentiel est d'avoir sa part de l'enrichissement progressif du pays et l'alibi constant : une menace communiste venue de ses voisins les plus proches, Cambodge et Laos, décrits comme les chevaux de Troie du Viêtnam réunifié sous la verge de fer de Hanoi. Et alors que les guérillas communistes mettent bas les armes sur le sol

thailandais même, les Etats-Unis continuent d'appuyer le royaume, en lui faisant jouer un rôle essentiel dans l'ASEAN et dans le Comité du Mékong, puis en implantant à Bangkok des organismes internationaux comme l'ECAFE. Tout cela va la propulser à un leadership régional, accentué par son développement économique, cependant que son principal concurrent, le Viêtnam, enlisé dans l'affaire du Cambodge, s'enfonce dans la misère et la dictature communiste. Aujourd'hui, pays riche et stable, avec des voisins qui ne sont plus pour elle des dangers potentiels, la Thailande s'essaie à une démocratisation de sa vie politique, sans toutefois avoir éradiqué le vice congénital de la corruption, et dont seul l'avenir nous dira si elle peut réussir.

APERÇU SUR L'ÉCONOMIE

La Thailande fut pendant des siècles un pays essentiellement agricole, et même rizicole. Ce n'est pas par hasard que les capitales successives du Siam se trouvent toutes dans la plaine centrale et si, dès le XVe siècle, les Annales font état de travaux d'aménagement hydraulique destinés à améliorer l'irrigation. Même encore aujourd'hui, malgré l'exode rural et le développement du pays, l'essentiel de la population vit encore dans les villages. Il importe cependant de nuancer la description de cette agriculture en fonction des régions, des conditions géographiques et du climat. En effet, alors que le Centre et le Sud du pays, qui disposent de bonnes terres planes et bien arrosées ont pu mettre en place un système de retenue et de partage des eaux agricoles leur permettant d'atteindre jusqu'à trois récoltes de riz par an, le Nord montagneux et le Nord-Est, dont l'hydrographie est irrégulière et violente et les terres bien trop pauvres, doivent se contenter d'une seule récolte. On rappellera également que l'agriculture de subsistance à laquelle se livrent les habitants des hautes terres et les minorités des montagnes se fait sur le *rây*, champ dégagé par la technique du brûlis. Il importe de dire en tout cas que si la Thailande demeure un des plus gros exportateurs de riz du monde, malgré la concurrence des Etats-Unis, c'est à cause des rendements de la plaine centrale, où la culture traditionnelle avec la charrue et le buffle est désormais en passe d'être supplantée par une mécanisation accrue. Cette riziculture a vu se développer, à côté d'elle, et surtout dans l'Ouest du pays, une culture du maïs comme de la canne à sucre. Cette dernière a pris la place des rizières dans des provinces entières, comme celles de Suphanburi et Kanchanaburi, par exemple, posant des problèmes d'appauvrissement des terres et rendant les paysans encore plus dépendants, ceci à cause des fluctuations du prix du sucre sur le marché mondial. Des efforts ont été faits par ailleurs pour pouvoir apporter sur le marché intérieur thailandais des produits agricoles originaires de pays tempérés, légumes et fruits, par l'acclimatation de nombreuses espèces dans les terres plus fraîches du Nord; ainsi la région de Chiang Mai est devenue aujourd'hui un grand producteur de fraises.

Les exploitations forestières ont autrefois joué un très grand rôle dans l'économie du pays, les forêts de teck étant l'objet d'une exportation intense,

contrôlée souvent par des compagnies anglaises et, à un degré moindre, françaises. Malheureusement, cette exploitation forcenée a été et demeure encore cause d'une déforestation catastrophique du pays, dont les effets se font sentir dans le régime des eaux, et la Thailande se voit désormais dans l'obligation de se tourner vers ses voisins, Laos et Union de Myanmar, pour obtenir le bois dont elle a besoin. La récolte du latex, à laquelle sont vouées de vastes plantations d'hévéa dans le Sud du pays, est aujourd'hui, après une longue période se stagnation due à la chute des cours mondiaux, et grâce à leur remontée constante, de nouveau un poste important des rentrées de devises.

La pêche est également une activité traditionnelle dont le développement est désormais très important: éléments incontournables de la nourriture quotidienne des Thailandais, poissons et crustacés font l'objet d'une pêche intensive, organisée industriellement par des flottes très importantes, armées à l'occidentale, et la Thailande cherche sans cesse à élargir ses zones de pêche, ce qui n'est pas sans créer des frictions avec ses voisins à propos de violations des eaux territoriales: il n'est pas de mois où des pêcheurs thailandais ne soient arraisonnés par les garde-côtes de l'Union de Myanmar et même par ceux du Viêtnam. On rappellera également le développement très spectaculaire de la pisciculture le long des côtes du golfe du Siam, dans tout le Sud du pays, qui fait de la Thailande un des premiers producteurs de crevettes fraîches et surgelées, malgré la concurrence croissante du Viêtnam. Ainsi, les produits de la mer, comme d'ailleurs les productions fruitières (ananas) sont un poste important de l'exportation thailandaise, et ont permis le développement d'une industrie agro-alimentaire très importante.

Car ce sont les secteurs secondaires et tertiaires qui participent essentiellement au développement économique de la Thailande. Pendant de nombreuses années, on a vu des entreprises étrangères, aussi bien asiatiques (Japon, Hong-Kong, Corée) qu'occidentales, investir dans la construction d'usines parce qu'elles étaient attirées par le faible coût de la main-d'oeuvre thailandaise, tant au point de vue des salaires que de la protection sociale. Il s'agissait donc de produire en direction des pays tiers essentiellement. Ce développement d'industries essentiellement textiles ne s'est pas fait sans problèmes, et l'on connaît assez, puisque les médias occidentaux s'en ont fait souvent l'écho, le scandale du travail des enfants, par exemple. Cependant, le gouvernement thailandais et les décideurs industriels ont vite compris qu'il importait aussi de développer un marché intérieur, ceci d'autant que, le niveau de vie moyen augmentant de façon substantielle, il fallait répondre à un besoin de consommation accru. C'est la raison pour laquelle on a vu se développer de nouveaux types d'industries, mettant en jeu une main-d'oeuvre de plus en plus qualifiée, impliquée dans la construction automobile, l'assemblage électronique et informatique, et sous la pression des grands travaux réalisés, tant en infrastructures dans le domaine des transports que dans la construction, la métallurgie et les cimenteries. Le développement du secteur secondaire amène la Thailande à prendre une place de plus en plus grande dans les relations économiques internationales : sait-on par exemple que le

centre mondial de la taille des diamants et des pierres précieuses ne se trouve plus aujourd'hui à Anvers, mais à Bangkok ?

Une croissance aussi spectaculaire, qui amène à définir la Thailande comme étant le Cinquième Dragon de l'Asie, ne peut se faire sans un investissement très important, tant en technologies qu'en devises. Outre l'épargne, drainée par des banques publiques et privées, ces dernières étant bien souvent aux mains de groupes financiers autochtones d'origine sino-thai, et les investissements que font dans le pays les Chinois de Hong-Kong qui se préparent au retour de la colonie britannique dans le sein de la Chine populaire, il importait d'attirer les capitaux étrangers qui, dans le contexte qui vient d'être évoqué, ne le sont plus uniquement par une main-d'oeuvre bon marché. C'est la raison pour laquelle le gouvernement thailandais a créé un service spécial, destiné à aider et à simplifier les procédures de l'investissement, le Board of Investment, qui a des représentations dans tous les grands pays développés du monde. Parallèlement, tout un arsenal juridique a été mis en place, qui met en oeuvre des facilités concernant les taxes à l'importation comme à l'exportation, les impôts sur les bénéfices, les possibilités d'exporter tout ou partie de ces bénéfices, et qui accorde son assistance dans la création d'entreprise, conseillant tel ou tel type de forme juridique en fonction des desiderata des investisseurs étrangers. Cependant, soucieuse de ne pas dépendre uniquement des étrangers, la Thailande prévoit de nombreux champs d'activité économique qui sont réservés à ses ressortissants et à leurs entreprises. On peut d'ailleurs être assuré que, le génie de l'assimilation ancestral des Thailandais aidant, ils sauront bien prendre pied dans les secteurs qui ne leur sont pas entièrement réservés.

Le dernier moyen de rentrée de devises est pour la Thailande le tourisme. Ayant su, dès la fin de la seconde guerre d'Indochine utiliser ses infrastructures routières et hôtelières, sans compter la richesse de son patrimoine artistique et naturel, pour attirer un tourisme de masse, elle draine désormais, alors qu'elle est maintenant couverte, de Bangkok à Phuket en passant par l'incontournable Patthaya, d'hôtels de luxe, une masse de touristes en provenance d'Asie, du Pacifique Sud, d'Amérique du Nord et d'Europe. Là encore, le pragmatisme permet aux entreprises du tourisme de proposer un très large éventail de prix, qui attirent aussi bien les vacanciers en provenance de pays à monnaie forte que par exemple, depuis quelques années, ceux de l'Europe de l'Est et de l'ex-URSS.

APERÇU SUR LA RELIGION

Si la liberté de conscience et la tolérance religieuse sont la règle en Thailande où le roi est le protecteur de toutes les religions, les Musulmans et les Chrétiens ne représentent qu'une infime minorité et le royaume est bouddhiste à plus de 95%. Il faut d'ailleurs noter que, depuis les temps les plus anciens, les Siamois ont toujours répugné à abandonner le bouddhisme pour une autre croyance et que les sectateurs des autres religions sont des descendants

soit d'immigrés (Catholiques vietnamiens persécutés en Annam au XIXe siècle), soit de populations intégrées au royaume par annexion (Musulmans du Sud).

Une légende raconte que les Thai du Nord de l'actuelle Thailande, ont eu leurs premiers contacts avec le bouddhisme au VIIe siècle, lorsque la princesse Jāmadevī, d'origine môn, qui règnait sur Lopburi les convertit à la religion qu'elle pratiquait, le theravāda, ou doctrine des Anciens. C'est d'ailleurs le theravāda, mais sous sa forme singhalaise, qu'adopteront les fondateurs du royaume de Sukhothay, six siècles après, en réaction peut-être au Mahāyāna que pratiquaient les anciens dominateurs khmers : ils iront jusqu'à Sri Langka pour en recevoir la tradition.

Le bouddhisme a été et demeure un des piliers de la Thailande, dont la devise est "la nation, la religion, le roi". Les moines ont d'ailleurs été, pendant très longtemps, les seuls dispensateurs de l'éducation, pour les garçons bien entendu. Est-ce le résultat d'une évolution qui aura sans doute commencé dès l'introduction de l'enseignement du Bouddha, ou faut-il plutôt évoquer une certaine vision de la vie qui serait propre aux Thai ? Toujours est-il qu'à l'exception de quelques moines qui, ayant pris la robe dans un but de salvation personnelle, et qui s'attachent à trouver le chemin, toujours difficile, de l'Illumination, l'immense majorité des hommes qui portent aujourd'hui la robe safran ne le fait que dans un but social et pour trop peu de temps pour pouvoir espérer atteindre les arcanes de la pure doctrine. Les jeunes hommes, âgés de vingt ans révolus, prennent la robe pour un temps plus ou moins long, entre trois jours et trois mois (ces trois mois correspondant habituellement à ce qu'il est convenu de nommer le Carême bouddhiste, qui prend place pendant la saison des pluies, du quinzième jour de la lune croissante du huitième mois lunaire au quinzième jour de la lune croissante du onzième mois lunaire), de façon à ce que les mérites qu'ils acquièrent ainsi puissent être transférés à leurs parents, ce qui est une manière de prouver leur gratitude envers leur géniteurs et en même temps une sorte de rite de passage: ils sont en effet réputés prêts à entrer dans la vie adulte, à se marier et à fonder une famille. On voit également, surtout à la campagne, des hommes d'âge mûr prendre la robe à l'occasion du décès de leur père ou de leur mère, pour un temps souvent très court, afin de donner au défunt les bénéfices ainsi acquis.

Le maître mot du bouddhisme populaire et quotidien est donc, on l'aura compris, l'acte méritoire; il reflète d'une façon particulièrement claire ce que chacun, en Thailande, peut croire. La vie est ordinairement conçue comme le résultat du karma acquis lors de la ou des vies antérieures, et génère une sorte de fatalisme que l'on pourrait presque qualifier d'apathie: ce que nous sommes, au point de vue physique, intellectuel, social, économique, n'est que l'effet d'une cause antérieure, dont nous ne sommes plus maître et que nous devons subir. Par contre, cette vie, aussi dure, aussi ingrate soit-elle, est l'occasion de se construire un bon karma, ceci afin de renaître dans des conditions meilleures lors d'une prochaine existence. Le projet essentiel de

BIBLIOTHEOUE DES LANGUES ORIENTALES

l'enseignement du Bouddha, la délivrance de la souffrance par l'extinction du désir, est alors totalement occulté, les actes méritoires, évidemment privilégiés aux dépens d'une ascèse personnelle, étant toujours effectués dans un but précis : acquérir suffisamment de mérites pour échapper à la renaissance dans un de ces enfers effrayants que nous décrit la cosmologie bouddhiste et même, s'il faut renaître sous forme humaine, pour être riche et en bonne santé. Tous les actes de la pratique religieuse populaire, pélerinage à des temples abritant des reliques des empreintes de pied du Bouddha, particulièrement vénérées, offrandes de fleurs, de bâtonnets d'encens, de bougies et même d'argent aux statues, invitations faites aux moines à venir déjeuner et, à cette occasion, prier pour les habitants de la maison, lors de la construction d'une nouvelle habitation, et pour tous les actes importants de la vie familiale, n'ont pour but que cette acquisition de mérites.

Cette distorsion de l'enseignement du Bouddha est sans doute compréhensible, mais elle est à l'origine de tout un système économique qui, sans parvenir aux proportions qu'il atteint au Myanmar, n'en demeure pas moins très important: toute cérémonie sociale ou familiale est l'occasion d'acquérir des mérites et, qu'il s'agisse de l'anniversaire du roi, d'une naissance, d'un mariage, de la construction ou de la prise de possession d'une habitation, les moines seront présents, auxquels seront offerts nourriture, objets de nécessité quotidienne et argent. C'est là bien entendu le moyen d'acquérir ces mérites essentiels dont nous parlions à l'instant. Nous n'en donnerons qu'un exemple précis, celui de la tradition de Kathin : tous les ans, pendant la deuxième partie du onzième mois lunaire et pendant tout le douzième, existe la tradition consistant à aller offrir aux moines de tel ou tel monastère, robes, objets d'usage courant et argent : le personnel des entreprises tant publiques que privées, les élèves dans les écoles, les étudiants dans les universités, les habitants d'un même quartier se cotisent afin de rassembler une somme, plus ou moins importante, qui leur permettra d'aller, dans le temple qu'ils ont choisi, et qui peut parfois être très éloigné. C'est aussi l'occasion d'une promenade agréable comme d'acquérir des mérites supplémentaires.

Le bouddhisme de Thailande ne fait cependant pas table rase des croyances antérieures, liées au culte des génies des montagnes, des eaux et des végétaux : le roi Rama Khamhaeng, dans sa stèle de 1292, fait expressément référence au Phraya Krabung, esprit protecteur de la capitale. Le substrat "animiste" demeure encore de nos jours, où l'on voit de pieux bouddhistes rendre par ailleurs un culte régulier aux esprits du sol, craindre les fantômes, attendre le numéro gagnant de la loterie d'un génie résidant dans tel ou tel banian sacré... L'intrication du bouddhisme et des croyances "animistes" est telle que pour nombre de rites de ce type, on a recours aux moines, dont la présence au moins est requise.

Les croyances d'origine indienne sont également présentes depuis longtemps dans la vie religieuse des Siamois ; même sans faire référence aux Thailandais dont les ancêtres sont venus du sous-continent, il faut rappeler que les cérémonies et rites en rapport avec la monarchie siamoise ont été im-

portés du Cambodge, où régnait l'idéologie royale du Devarāja, idéologie que le royaume d'Ayudhya puis la dynastie de Bangkok ont reprise à leur compte. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, des cérémonies comme celle du Premier Sillon, destinée à apporter l'abondance dans la production agricole, se font en présence de brahmanes comme de bonzes.

Cet évident esprit de syncrétisme ne trouble en rien les Siamois pour lesquels toutes ces pratiques d'un "animisme" quotidien sont partie intégrante de leur religion; les moines ne sont-ils pas aussi grands dispensateurs de conseils, de consultations astrologiques, de formules magiques même? Des bonzes particulièrement respectés, et même vénérés pour leur savoir et leur sainteté ne sont-ils pas, après leur mort, respectés et même invoqués comme on invoque les Bodhisattva dans le Mahāyāna? Des esprits religieux n'ont jamais cessé de s'inquiéter de ce qu'ils considèrent, avec juste raison certainement, comme une altération très grave de l'enseignement du Bouddha. C'est ainsi que le roi Rama IV a mis en place, au milieu du XIXe siècle, la réforme Thammayut qui avait pour but de rapprocher le mode de vie et les enseignements des bonzes des règles de l'orthodoxie; c'est ainsi également que de nos jours, des bonzes (Phutthathat) et des laïcs se retournent vers les textes canoniques et tentent de les mettre strictement en application (Santi Asoke, par exemple).

APERÇU SUR LA LANGUE

Si plusieurs langues sont encore parlées, en qualité de langues maternelles, sur le territoire thailandais (khmer, dialectes chinois, dialectes lao, dialectes tay, langues des montagnards), la langue officielle est le siamois, dont certains linguistes pensent que, comme toutes les langues tay d'ailleurs, il appartient aux langues austronésiennes. Il s'agit de la langue de la plaine centrale, où se trouvaient les anciennes capitales et l'actuelle, Bangkok, et qui a naturellement pris une importance proportionnelle à celle du pouvoir central. Cette langue, le "Thai standard", que nous appelons siamois et que les Thailandais eux-mêmes appellent le thai, a beaucoup évolué, et est parvenu à un état totalement fixé, dans le cadre de règles essentiellement orthographiques édictées par l'Académie Royale, au point qu'elle représente plus une vision de l'homme cultivé sur sa propre langue que la langue elle-même.

Le siamois, comme toutes les langues du groupe tay, est une langue isolante, à tendance monosyllabique, et polytonale. C'est une langue isolante parce que tous les mots sont invariables et que leur fonction, leur genre ou leur nombre ne peuvent être exprimés que dans un énoncé; c'est la raison pour laquelle certains définissent le siamois comme n'ayant pas une grammaire, mais seulement une syntaxe. C'est une langue à tendance monosyllabique parce que la plupart des mots siamois d'origine sont composés d'une seule syllabe et parfois de deux ; les emprunts à des langues étrangères (essentiellement khmer, sanskrit et anglais) voient leur nombre de syllabes se

réduire, mais certains peuvent avoir jusqu'à quatre syllabes. C'est enfin une langue polytonale (le ton est une variation pertinente de l'intonation portant sur chaque syllabe) puisqu'elle comporte cinq tons plus un ton de neutralisation dans certains mots polysyllabiques. Le système phonologique du siamois comporte, outre les cinq tons qui viennent d'être évoqués, vingt-et-un phonèmes consonantiques, dix-huit phonèmes vocaliques (neuf longs et neufs brefs, la quantité étant elle aussi pertinente) et six diphtongues (trois longues et trois brèves).

Le siamois s'écrit depuis la fin du XIIIe siècle, ceci en utilisant un alphabet qu'aurait inventé le roi Rama Khamhaeng : il s'agit en fait de l'adaptation au siamois d'un alphabet khmer, lui-même inspiré de la devanagari. S'écrivant de gauche à droite et de haut en bas, le siamois comporte 44 signes-consonnes, 12 signes-voyelles qui peuvent être souscrits, suscrits, antéposés ou postposés, et même se combiner entre eux, 6 signes complexes servant à transcrire des combinaisons vocaliques d'origine sanskrite et qui en siamois forment une syllabe complète, ainsi que dix chiffres, quatre signes suscrits jouant un rôle dans la détermination des tons, deux autres signes suscrits, le premier servant à écrire certaines voyelles brèves et le second à montrer que la consonne sur laquelle il porte n'est pas prononcée, une marque de la duplication du mot qui la précède et quelques rares signes de ponctuation qui sont aujourd'hui devenus obsolètes.

Le premier texte écrit est justement cette stèle de 1292 où le roi Rama Khamhaeng s'attribue la paternité de l'alphabet siamois; l'époque de Sukhothay, comme le début de l'époque d'Ayudhya nous ont laissé de nombreux documents épigraphiques, mais il est fort possible que, dès l'origine, les Siamois aient écrit sur ces autres supports que sont les olles, feuilles de latanier préparées en bandes de 50 centimètres de longueur par 3,5 à 5 centimètres de largeur, gravées au poinçon, ou sur ces cahiers de papier épais souvent peints en noir, où le texte était noté à l'encre, à la gomme-gutte liquide sur laquelle étaient appliquées des feuilles d'or, au crayon noir ou à la craie naturelle Malheureusement, ces supports étaient très fragiles et les premiers manuscrits ont sans doute été victimes soit de l'humidité soit des insectes ; il fallait en effet recopier régulièrement les textes de façon à pouvoir les conserver.

Malgré une première tentative avortée, au XVIIe siècle, d'impression du siamois à partir d'une écriture basée sur l'alphabet latin, dans la ligne de ce que réussit Alexandre de Rhodes pour le vietnamien, ce n'est que sous le règne de Rama IV, au milieu du XIXe siècle, que furent fondus des caractères siamois, ceci par des missionnaires protestants. Ils visaient bien sûr la publication d'ouvrages religieux chrétiens. Mais sous l'impulsion du monarque lui-même, on imprima aussi des textes bouddhistes. Des ouvrages littéraires siamois apparurent ensuite, ainsi que les premiers journaux, en langue anglaise, mais aussi en chinois et en siamois. Le succès des ouvrages imprimés, livres ou périodiques, ne se fit vraiment jour que lorsque l'ensei-

gnement primaire commença de se développer, ceci à partir du règne de Rama V.

La presse ne commença à se développer de façon notable que, les Siamois étant beaucoup plus largement alphabétisés, lorsque les circonstances politiques résultant de l'instauration de la monarchie constitutionnelle en 1932 amenèrent un besoin d'information et de réflexion. Cependant, au cours de la seconde guerre mondiale, la politique de collaboration avec l'occupant japonais menée par le Maréchal Phibul Songkhram amena une stagnation de la presse qui ne prit fin qu'avec l'achèvement du conflit et la création de nouveaux titres. C'est ainsi que dans les années 50 une vingtaine de journaux paraissaient dans les trois langues évoquées précédemment. Mais les vicissitudes de la vie politique thailandaise en virent beaucoup disparaître ou se transformer. C'est ainsi que lors des Coups d'État, les militaires avaient tendance à fermer les quotidiens par trop progressistes, tandis que la politique anticommuniste amenait les journaux de langue chinoise, souvent favorables au régime de la République Populaire à s'auto-censurer pour ne pas risquer de disparaître. Aujourd'hui, à côté de quotidiens d'information, comme le *Thai Rath* ou le *Daily News*, qui, sans pour autant négliger les développements de politique intérieure et extérieure, privilégient cependant les faits divers, on rencontre des journaux d'une haute tenue dans la réflexion politique et économique, comme le *Siam Rath* ou le *Matichon.* Innombrables sont enfin les revues, qui couvrent tous les champs d'intérêt d'une population que le développement économique amène à s'intéresser à tout. De nouvelles revues apparaissent presque chaque mois, et nombreuses sont celles qui trouvent un public. Pour clore ces quelques notes sur la presse, il importe de remarquer l'échec absolu des quelques mensuels qui, au cours des deux dernières décennies, ont tenté à plusieurs reprises d'occuper le créneau de la critique et des nouvelles littéraires : *Lok Nang Soe* ("Le monde des livres") comme *Thanon Nang Soe* ("La rue des livres") ont disparu faute de lecteurs.

APERÇU SUR LA LITTERATURE

S'il existe bien entendu une littérature populaire, d'inspiration essentiellement paysanne, celle-ci n'a connu que récemment une reconnaissance de ses qualités. Malheureusement, et à part quelques textes qui ont eu la chance d'être fixés sous une forme classique dans le cours du XIXe siècle, les oeuvres qui la composent n'ont souvent été conservées et transmises que sous forme orale, et lorsqu'il s'est enfin agi de les recueillir, elles commençaient à être oubliées puisque, dans ce pays en pleine mutation économique et médiatique, les contes et légendes populaires n'ont plus guère d'intérêt pour les jeunes générations, lesquelles s'intéressent beaucoup plus volontiers aux dramatiques télévisées souvent adaptées de romans modernes d'ailleurs et aux films étrangers qu'à des textes dont l'environnement social, qui leur donnait vie, est désormais en voie de disparition. A côté de ces textes existait

également toute une littérature d'improvisation, chants alternés des hommes et des femmes à l'occasion de travaux agricoles effectués en commun comme les *Phleng Prop Kai* ou les *Phleng Thep Thong*, joutes faites devant le public, à l'occasion d'ordination de bonzes ou de fêtes religieuses, par des troupes semi-professionnelles comme les *Phleng Choy* ou les *Phleng I-Saeo* du centre du pays, jeux poétiques enfin, à partir de formes de la versification populaire comme les *Klon Sakawa* et les *Klon Dok Soy*.

Il faudrait évoquer également ici, ne serait-ce que pour mémoire, des littératures anciennes que l'on définit de manière bien incorrecte comme "régionales". Il s'agit en effet, et essentiellement, de littérature écrite, ancienne d'ailleurs, qui est la manifestation de la civilisation originale qu'avaient su, alors qu'ils n'étaient pas encore intégrés dans un royaume unitaire telle que l'est actuellement la Thailande, développer soit un royaume comme celui du Million de Rizières, dont Chiang Mai était la capitale (littérature yuan), soit les habitants du Nord-Est, dont la culture et la langue ont beaucoup en commun avec leurs cousins de la rive gauche du Mékong. Cette référence faite, il importe cependant de rappeler que nous présentons ici la littérature siamoise et que les oeuvres du Nord comme du Nord-Est, pour estimables qu'elles soient, ne rentrent pas dans notre champ d'intérêt.

Qu'il s'agisse de littérature classique ou bien de la prose moderne, une caractéristique essentielle de la littérature écrite en Thailande est qu'elle est, dans ses thèmes ou dans ses formes, parfois dans les deux, d'inspiration étrangère. On retrouve ici ce que chacun se plaît à constater concernant la culture siamoise, et qui vaut également pour les arts plastiques comme pour l'architecture ou la musique, cette capacité à s'approprier des éléments étrangers pour les adapter et même les "naturaliser", au point qu'il est parfois difficile de reconnaître, derrière l'oeuvre siamoise, le thème étranger qui l'a inspiré ; nous n'en donnerons ici que deux exemples : ainsi dans *Inao*, thème javanais introduit au Siam à la fin du XVIIIe siècle et qui fait la matière d'un long roman en vers dû au roi Rama II, les cérémonies, les rites, la religion, les paysages mêmes sont uniquement siamois et seuls les noms des personnages rappellent que l'histoire est censée se dérouler à Java. Une nouvelle, composée au début du XXe siècle, *Le collier disparu*, est si bien insérée dans le Siam de l'époque que ce n'est que récemment qu'on a pu s'apercevoir qu'il s'agissait d'une adaptation de *La parure* de Maupassant...

Une part non négligeable de la littérature classique est d'inspiration essentiellement bouddhiste. Il ne s'agit pas ici d'évoquer les versions en pāli des textes canoniques, mais des adaptations en langue siamoise soit de ce qui est considéré comme la première oeuvre littéraire siamoise, le *Tray Phum Phra Ruang*, version siamoise des *Trois mondes*, qui fut composée dit-on par un des rois des Sukhothay, Lü Thai, ou comme le *Mahachat Kham Luang*, qui date de la fin du XVe siècle et est l'adaptation du *Vessantara Jātaka*. Ces Jātakas sont d'ailleurs une source d'inspiration pour la littérature profane, qu'il s'agisse d'oeuvres théâtrales ou poétiques : c'est qu'ils racontent des histoires qui, débarrassées de leur enseignement religieux, comportent les in-

grédients qui plaisent aux Siamois : aventures, amours contrariés, merveilleux. Ce mélange se retrouve d'ailleurs dans une oeuvre du début du XVIe siècle, le *Lilit Phra Lo*, inspirée sans doute par une légende du Nord du pays et qui raconte les amours tragiques d'un monarque pour les deux filles de son ennemi ; il est d'ailleurs à noter que ce poème présente un caractère unique dans toute la littérature classique siamoise puisque, contrairement aux autres ouvrages, l'histoire se termine par la mort des héros.

L'Inde a également apporté au Siam le thème épique du *Ramakien*, comme à de nombreux pays de l'Asie du Sud-Est: cette version siamoise du Rāmāyaṇa est à l'origine de nombreuses oeuvres, dont les traces les plus anciennes remontent au XVIIe siècle, mais qui sont surtout nombreuses à partir de la fin du XVIIIe siècle: on ne rencontre pas moins de cinq textes différents dont le plus connu est sans conteste celui que composa le roi Rama II pour des représentations de *Khon*, le théâtre masqué siamois.

D'autres genres littéraires, que l'on peut qualifier de mineurs, se rencontrent également dans cette littérature classique. Nous citerons pour mémoire les *Nirat* dont le plus ancien apparaît désormais être le *Kamsuan Sri Prat*, qui fut sans doute composé à la fin du XVe siècle, et dont le maître incontesté demeure un poète qui vécut à l'époque du roi Rama II avec lequel il collabora d'ailleurs, Sunthorn Phu. Il faudrait aussi évoquer les berceuses, destinées soit aux enfants royaux (*Bot He Luk*) soit aux éléphants blancs (*Bot He Chang*), qui expliquent aux animaux combien ils sont heureux de vivre en captivité, ainsi que les *Bot He Rüa*, chants des rameurs des barques royales, dont l'apparition semble avoir eu lieu au XVIIe siècle.

La prose n'est initialement pas une forme littéraire siamoise, sans doute parce que la poésie est une aide puissante à la mémorisation. Elle n'a longtemps servi que pour la rédaction des ordonnances royales et des annales, même s'il faut cependant rappeler ici la traduction romancée de la chronique chinoise des Trois Royaumes (*Sam Kok*) à la fin du XVIIIe siècle, et elle ne prendra son essor dans la littérature qu'à partir du moment où l'imprimerie sera introduite au Siam (début du XIXe siècle où l'alphabétisation se développera). La prose peut être regardée comme le moyen d'expression de la littérature contemporaine, littérature qui est apparue à la fin du XIXe siècle sous la forme d'adaptations de romans étrangers, en particulier anglais, dont le premier, *Khwam Phayabat*, est une adaptation du roman de Mary Corelli, *Vendetta*. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que des oeuvres de fiction authentiquement siamoises vont commencer à voir le jour.

Ce n'est guère qu'avec un groupe de jeunes écrivains qui se manifeste dans les années 30, Suphap Burut, les gentlemen, qu'une littérature se voulant d'idées apparaît vraiment. Le plus représentatif en est Si Burapha, auteur fortement engagé à gauche, comme le montre un roman basé sur sa prise de conscience politique quand il séjournait en Australie, et intitulé *Chon Kwa Rao Cha Phop Kan Ik (Jusqu'à notre prochaine rencontre)*. Il faudrait également citer une longue liste de femmes écrivains, depuis Dok Mai Sot en passant par des auteurs plus contemporains, comme Kritsana Asoksin, dont

l'oeuvre tente de refléter des problèmes tant sociaux que personnels. Cependant, à de rares exceptions, comme l'oeuvre romanesque du prince Akat Damkoeng qui dans *Lakhon Haeng Chiwit (Le théâtre de la vie)*, peint avec une force rare les désillusions d'un jeune aristocrate poursuivant ses études en Grande-Bretagne, la littérature en prose des années 30 aux années 50 se contente de demeurer dans une veine sentimentale et moralisatrice que les méfaits de la censure militaire n'expliquent pas entièrement. Aussi bien, des auteurs membres du Parti Communiste thailandais, comme Udorn Thongnoy, ne savent pas se libérer d'un mode de narration trop pédagogique pour qu'on puisse lui accorder une réelle valeur littéraire.

De nos jours, avec les progrès, encore incertains il est vrai, de la démocratisation et la prise de conscience des problèmes politiques et sociaux dans lesquels se débat une Thailande en plein développement économique, on a vu apparaître d'abord une littérature engagée dont les meilleurs représentants sont des auteurs de nouvelles, Chit Phumisak et Surachay Chanthimathon, et qui fut florissante dans les années 70. Depuis on rencontre quelques auteurs dont l'oeuvre exprime une maturité dans la vision comme dans l'expression qui n'a plus rien à envier aux plus grands auteurs occidentaux : c'est le cas par exemple de Chat Kopchitti dont le plus grand roman *Kham Phiphaksa (Le jugement)* montre bien la déliquescence des rapports sociaux traditionnels dans une société rurale en pleine transformation.

CONCLUSION

Les mutations qui secouent la Thailande ont déjà été évoquées à plusieurs reprises : pays agricole, relativement sous-développé jusqu'au début des années 50, elle est aujourd'hui proche d'un niveau économique comparable à celui de bien des nations occidentales. C'est qu'elle a su, avec le pragmatisme qui a toujours été le sien pendant les nombreux siècles de son histoire, profiter de toutes les occasions qui lui ont été offertes par la conjoncture internationale. Ayant, grâce au péril communiste qui déferlait sur la Chine puis sur la Corée, réussi à rentrer, dès la fin de la seconde guerre mondiale, dans le camp des alliés des Etats-Unis, elle a profité de la seconde guerre du Viêtnam pour drainer les dollars des permissionnaires de l'armée américaine et se voir offrir des infrastructures essentielles pour son développement futur. De la même manière, et avec réalisme, les gouvernements de la Thailande, civils ou militaires, ont su, après le retrait des Etats-Unis de la péninsule, dans les années 70, s'engager dans une politique étrangère qui leur a permis d'éradiquer rapidement les guérillas communistes qui ont longtemps menacé sa sécurité intérieure. La reconnaissance de la Chine communiste, puis des régimes issus de cette seconde guerre du Viêtnam ont privé les guérillas de leurs appuis extérieurs, et nombreux ont été les ralliements. La Thailande a su également attirer vers elle d'importantes aides en arguant de la présence — réelle d'ailleurs — d'innombrables réfugiés du Cambodge, du Laos et du Viêtnam à l'intérieur de ses frontières.